

ENTRE *LIBIDO SCIENDI* ET CRITIQUE DE LA RAISON SPÉCULATIVE: LAURA BASSI ET LE PROBLÈME DE L'AUTORITÉ SCIENTIFIQUE

Elena Muceni*

Abstract

Laura Bassi (1711-1778) was the first woman awarded the title of professor and to be granted a paid lectureship in *Philosophia Universa* (1732). From the very beginning of her research activity, she focused on the problem of the requirements and criteria that scientific theorising should satisfy. Having embraced physics as her favourite domain of research, she detected and understood the difficulties arising from the need to reconcile the sense of power of human reason and the appetite for knowledge with the adoption of rigorous epistemological criteria. Indeed, Bassi addressed this question in her first *lectio publica*, the text of which has survived among her manuscripts. In the article, we will question this document, in order to seize Bassi's position on the legitimacy of the ambitions of human reason and on the gnoseological and theoretical conditions of scientific research.

Keywords: Laura Bassi, Epistemology, Speculative reason, Experimental Physics, Ethics

Première femme à se voir octroyer le titre de professeur,¹ ainsi qu'une chaire d'enseignement rétribuée de *Philosophia Universa* (1732), d'abord,

* PhD Università di Tor Vergata et Université de Genève.

1 Certaines notices disponibles en ligne, basées sur des narrations factices élaborées au cours de l'époque moderne attestent l'existence de plusieurs antécédents d'attribution de chaires universitaires à des femmes. Les figures mentionnées à ce propos sont celles de Bettisia Gozzadini (1209-1261) et de Dorotea Bocchi (1360-1436), qui auraient toutes les deux reçu le titre de docteur en droit, et donné par la suite des conférences à l'Université de Bologne, en exerçant ainsi une charge comparable à celle de professeur. Il s'agit en réalité de faits non documentés, qui ont été analysés et démentis par plusieurs études, parmi lesquelles P. Findlen, *Inventing the Middle Ages: An Early Modern Forger Hiding in Plain Sight*, in A. Blair, A.-S. Goeing (éds.), *For the Sake of Learning*, Brill, Leiden-Boston 2016, pp. 871-896; D. Tappy, *Des femmes enseignant le droit à Bologne au Moyen Âge? Retour sur les récits concernant la fille de Jean d'André et d'autres prétendues juristes médiévales*, in M. Cavina (éd.), *L'insegnamento del diritto (secoli XII-XX)*, il Mulino, Bologna 2019,

et de physique expérimentale ensuite (1776), Laura Bassi (1711-1778) s'est heurtée au problème des conditions de validité du discours scientifique, dès le début de son activité de chercheuse. Ayant dirigé ses intérêts tout particulièrement vers la physique, elle a appréhendé les difficultés issues de la nécessité de concilier le sentiment de puissance de la raison humaine et le désir de connaître qui anime toute investigation philosophique avec l'adoption de critères épistémologiques rigoureux, aptes à garantir la solidité du savoir acquis par le biais de cette même recherche.

La question de l'antinomie entre l'élan naturel de la *libido sciendi* et l'exigence de « brider » la raison spéculative et lui empêcher de s'aventurer à examiner ce qu'elle ne peut pas saisir – ou ce qu'elle ne doit pas essayer de comprendre – est notamment évoquée et creusée par Laura Bassi dans l'un des rares témoignages de son activité qui nous sont parvenus: le manuscrit de sa première *lectio publica*. Dans la présente étude, nous allons d'abord essayer de mieux cerner l'identité de Laura Bassi à l'intérieur de la constellation des femmes savantes contemporaines, pour ensuite interroger le texte de ce cours, qui marque le début de sa carrière, et qui rapporte ses considérations sur les limites qu'il faut imposer à la curiosité philosophique. Nous illustrerons la particularité de certaines réflexions contenues dans ce discours à travers la comparaison avec celles d'une autre femme qui a réussi à se frayer un chemin dans la République des lettres grâce à ses travaux dans le domaine de la physique, Émilie Du Châtelet.² En élargissant davantage la perspective, nous formulerons, en conclusion, quelques observations sur des éléments récurrents dans les démarches adoptées par différentes femmes philosophes du XVIII^e siècle dans leurs travaux scientifiques.

1. Une exception parmi les exceptions

Avant d'examiner le texte du discours prononcé par Laura Bassi, nous voudrions porter l'attention sur quelques éléments de sa biographie,³ qui nous paraissent particulièrement significatifs et définitoires de son profil intellectuel.

pp. 89-109; T. Duranti, *Dorotea Bocchi. Di donne, università medievali e internet*, in « *Storicamente.org* », 15-16 (2019-2020), pp. 1-29.

- 2 Précisons que Bassi et Du Châtelet ne se sont jamais rencontrées, ni ont échangé directement. Les lettres de Voltaire à Bassi permettent d'établir que l'une connaissait le renom de l'autre et réciproquement.
- 3 Nous n'allons pas reparcourir ici la biographie de Laura Bassi qui est désormais assez connue; de nombreuses entrées d'encyclopédie détaillent sa vie, ainsi que plusieurs travaux de Marta Cavazza (entre autres *Una donna nella repubblica degli scienziati*, in R.

« Que celui qui a des oreilles les ouvre; et si un jour, à force de travail et d'efforts, vous monterez dans le sanctuaire de Minerve, dites: la sage plume [aile] de Bassi, qui nous a plu, à nous et au monde entier, nous a donné la force de voler jusque-là ». ⁴ Ces vers, composés par Christiane Marianne von Ziegler – femme de lettres appartenant au cercle de Gottsched⁵ – à l'occasion de l'attribution du doctorat à Bassi, célèbrent l'exploit de la Minerve bolonaise et soulignent sa valeur de tournant historique pour le genre. Ce même épisode inspira à une autre jeune allemande, Dorothea Leporin (plus tard Madame Erxleben), la rédaction d'une critique contre les préjugés qui légitimaient l'exclusion des femmes des études (1742), ⁶ ainsi que le projet inédit de briguer le titre de docteur en médecine⁷ – dessein qu'elle accom-

Simili (éd.), *Scienza a due voci*, Olschki, Firenze 2006, pp. 61-85; *Laura Bassi: Donne, genere e scienza nell'Italia del Settecento*, Editrice Bibliografica, Milano 2020), Paula Findlen (*Science as a career in Enlightenment Italy: The Strategies of Laura Bassi*, in « Isis », LXXXIV, 1995, pp. 441-469; *La Maestra di Bologna. Laura Bassi, una donna del Settecento in cattedra*, in M. Cavazza, P. Govoni, T. Pironi (éds.), *Eredi di Laura Bassi. Docenti e ricercatrici in Italia tra età moderna e presente*, Franco Angeli, Milano 2014, pp. 63-95) et Raffaella Simili et Luisa Cifarelli (*Laura Bassi–The World's First Woman Professor in Natural Philosophy*, Springer, Cham 2020; *Laura Bassi. Emblema e primato nella scienza del Settecento*, Compositori, Bologna 2012).

- 4 Nous traduisons, assez librement, les vers allemands: « [...] Wer Ohren hat, der öf-fne sie;/ Und habt ihr einst durch Fleiß und Müh/ Minervens Heiligthum estiegen;/ so sprecht: Der Bassi kluger Kiel,/ der uns und aller Welt gefiel, Gab uns die Kraft dahin zu fliegen », Ch.M. von Ziegler, *Vermischte Schriften [...]*, Universitäts Buchhandlung, Göttingen 1739, p. 60 (ode 12); transcription moderne disponible en ligne: <http://www.zeno.org/Literatur/M/Ziegler,+Christiana+Mariana+von/Gedichte/Gedichte/Oden/12.+Ode>
- 5 Sur Gottsched et ses réseaux voir: E. Achermann (éd.), *Johann Christoph Gottsched (1700-1766): Philosophie, Poetik und Wissenschaft*, Akademie Verlag, Berlin 2014; M.H. Quéval, *Gottsched et son cercle: La traduction au service de la pensée libertine*, in « La Lettre clandestine », XXVII, 2019, pp. 81-107.
- 6 D. Leporin, *Gründliche Untersuchung der Ursachen, die das weibliche Geschlecht vom Studieren abhalten*, Johann Andreas Rudiger, Berlin 1742. Bien que publié en 1742, avec une longue préface de la plume de son père, Christian Polycarpe Leporin, ce texte fut composé vers 1737, avant que Dorothea ne soumette la demande d'admission à l'Université de Halle (voir note suivante).
- 7 Elle avait 16 ans quand elle apprit, par le biais d'une lettre de son précepteur, Tobias Eckard, la nouvelle du doctorat de Laura Bassi (lettre du 21 juin 1732, annexée à *Academische Abhandlung von der gar zu geschwinden und angenehmen, aber deswegen öfters unsichern Heilung der Krankheiten*, Johann Justinus Gebauer, Halle 1755, p. 145). Huit ans plus tard, motivée par cet exemple et souhaitant suivre les traces de son père, Dorothea Leporin soumit une pétition au roi Frédéric II pour obtenir la permission de suivre les cours de médecine à l'Université de Halle avec son frère, ce qui lui fut accordé en 1741. Des vicissitudes familiales défavorables lui empêchèrent de réaliser ce dessein dans les années

plit d'ailleurs, en devenant la première femme « docteure » de Prusse. Ces témoignages suggèrent que Bassi a été perçue par plusieurs contemporaines comme un modèle, une source d'inspiration et une pionnière, qui a ouvert de nouvelles possibilités pour les femmes, et ce dès son doctorat. Elle n'était pas pourtant la première femme de l'histoire à obtenir un doctorat, ni la première qui osait faire incursion dans ces forteresses de la domination virile du savoir qui étaient la philosophie et les sciences – comme les femmes erudites de l'époque, qui énuméraient par cœur leurs prédécesseuses, le savaient certainement.⁸ Si Laura Bassi a été saluée comme une sorte de « rédemptrice » du genre féminin, c'est peut-être parce qu'elle sortait du lot, même à l'intérieur de cette galerie peuplée de portraits singuliers. Sa biographie fait d'elle une exception à bien des égards – dans la petite famille des savantes modernes célèbres – à commencer par sa condition. En effet, tandis que la plupart des femmes qui, à l'époque, se sont consacrées à la philosophie et à l'érudition étaient des aristocrates, Laura Bassi était issue d'une famille bourgeoise, son père, Giuseppe Bassi, étant avocat de profession. Elle n'était pas non plus une enfant de la balle, contrairement à Marie de Gournay,⁹ Gabrielle-Charlotte Patin,¹⁰ une Damaris Masham¹¹ ou encore une Anne Dacier,¹² qui avaient pu rassasier leur curiosité dans les riches

1740. Néanmoins, elle fut ensuite autorisée à soumettre et défendre des thèses en médecine qui lui valurent l'obtention du titre de docteur « en sciences médicales » (*Arzeneygelahrtheit*) en juin 1754.

- 8 Les écrits des femmes savantes de l'époque contiennent souvent des références à ces figures antérieures, ce qui témoigne d'une recherche active autour de ce qu'on appellerait aujourd'hui l'histoire des femmes. La *Gründliche Untersuchung* de Leporin-Erxleben, par exemple, mobilise toutes les figures de cette tradition qui avait été reconstituée par l'*Historia mulierum philosopharum* de Gilles Ménage; dans la préface de son adaptation de *La Fable des abeilles*, Émilie Du Châtelet rappelle les exemples d'Anne Dacier et d'Antoinette des Houlières, par exemple; de la même manière, parmi les papiers de Laura Bassi on retrouve des notes personnelles où elle énumère d'autres femmes érudites du passé et leurs accomplissements.
- 9 Qui était fille « d'alliance » de Montaigne, comme l'auteur l'écrit dans les *Essais*. Voir M. Schiff, *La Fille d'alliance de Montaigne. Marie de Gournay*, Slatkine, Genève 1978.
- 10 Fille de Charles Patin et petite fille de Guy Patin. Celle-ci soumit une demande pour pouvoir discuter des thèses en vue de l'obtention doctorat à l'université de Padoue, après Elena Cornaro Piscopia, mais la demande ne fut pas admise, l'académie ayant décidé de supprimer à nouveau la possibilité de conférer le titre de docteur à des femmes.
- 11 Fille de Ralph Cudworth.
- 12 Son père était le célèbre philologue et helléniste, professeur de grec à Saumur, Tanneguy Le Fèvre.

bibliothèques familiales ;¹³ et elle n'était pas non plus la compagne d'un homme de lettres ou de science renommé, familiales d'Émilie Du Châtelet, Louise d'Épinay ou Louise Gottsched, car elle devint aux yeux du public la professeure, ou la *filosofessa*, Bassi six ans avant son mariage avec Giuseppe Veratti (1738), qui d'ailleurs reçut plus de notoriété de sa femme qu'il ne lui apporta. Sa formation, tout comme son accès au titre de docteur, ne fut pas orchestrée par ses parents – conformément à une bien triste pratique que l'on peut déceler dans les biographies de plusieurs femmes savantes italiennes – dans le but de forger un « phénomène » curieux, qui apporterait du lustre au nom de la famille.¹⁴ Autre détail singulier, elle était la seule survivante de sa fratrie: elle n'a donc pas acquis les premiers rudiments de l'éducation « accidentellement », pour ainsi dire, auprès des précepteurs de ses frères, comme ce fut le cas pour Anna Maria van Schurman, Émilie Du Châtelet ou Maria Gaetana Agnesi. D'un point de vue sociologique, Laura Bassi paraît ainsi incarner une exception absolue pour l'époque: son enfance est celle d'une fille issue d'un milieu aisée, mais pas aristocratique – elle vivra d'ailleurs des revenus de son travail –, qui grandit au sein d'une famille dont aucun membre n'avait une réputation d'érudit, et qui veille pourtant à ce que la jeune Laura reçoive une instruction, qui fut confiée notamment à un cousin, le père Lorenzo Stegani. Il n'est pas exclu que la conjoncture qui s'est produite dans la biographie de Bassi soit symptomatique d'une certaine tendance transversale favorable à l'éducation des filles, présente alors dans la culture italienne plus que dans les autres pays – comme paraissent le suggérer les traductions italiennes (destinées à un public bourgeois qui ne lisait pas le français) des *Some Thoughts Concerning Education* de Locke,¹⁵ que les éditeurs de Vérone et Venise ont enrichi avec des instructions pour l'éducation des jeunes filles.¹⁶ Les difformités, si l'on peut les appeler ainsi, par rapport aux portraits des autres savantes contemporaines, que l'on relève

13 Sans être fille d'érudits, Émilie Du Châtelet aussi avait joui d'un tel privilège pendant l'enfance, car trois pièces de l'hôtel particulier habité par les Breteuil étaient occupées par la bibliothèque.

14 C'est le cas par exemple de Maria Gaetana Agnesi (voir S. Casini, *Maria Gaetana Agnesi et la culture milanaise du XVIII^e et XIX^e siècle*, in N. Raschi, C. Trincherio (éds.), *Femmes de science. Quatre siècles de conquêtes, entre langue et littérature*, Carocci, Roma 2022, pp. 72-85), Elena Cornaro Piscopia et aussi de Cristina Roccati.

15 Sur les traductions et la fortune de ce texte au XVIII^e siècle voir notre étude: *Pétrir les hommes des lumières: un siècle de traductions de Some Thoughts Concerning Education*, in « Studi Lockiani », III, 2022, pp. 235-279.

16 Voir respectivement: *l'Arte dell'educare i fanciulli di Giovanni Loche inglese ridotta ad aforismi con alcune giunte*, Dionigi Ramanzini, Verona 1736 et *l'Edu-*

dans l'identité et le parcours de Laura Bassi ont contribué, il nous semble, à forger ce profil humain, intellectuel et scientifique de « franc-tireur », dont elle fera preuve dès son entrée à l'Académie des Sciences de Bologne et qui restera tel tout au long de sa carrière.

C'est paradoxalement à la santé fragile de sa mère que Laura Bassi doit la rencontre qui la conduisit vers son destin, puisque son aptitude à l'étude fut remarquée par le médecin qui fréquentait assidument la maison Bassi, à savoir Gaetano Tacconi (1689-1782), professeur d'anatomie à l'Université de Bologne et membre de l'Académie des Sciences. Devenu précepteur de Laura (qui possédait déjà le latin, le français et les lettres classiques) de sa propre initiative, celui-ci introduisit l'adolescente à la philosophie (notamment la logique, l'éthique, la physique et la métaphysique) et l'entraîna également à soutenir des discussions et des débats philosophiques. À partir de 1731, il invita d'autres membres de l'Académie des Sciences à assister à ces exercices, ainsi que des représentants de l'aristocratie bolonaise, parmi lesquels le cardinal Prospero Lambertini (Pape Benoît XIV en 1740), qui, à son tour, sollicita le Sénat de la ville afin que les capacités et les talents de Laura fussent reconnus officiellement. Ces requêtes furent exaucées en 1732, une année au cours de laquelle la jeune fille de 21 ans remporta une série de reconnaissances inédites: le 20 mars elle fut admise par acclamation comme membre honoraire (et première femme) à l'Académie des Sciences, le 17 avril elle défendit publiquement des thèses philosophiques pour obtenir le titre de docteur en philosophie (conféré le 12 mai), et le 27 juin elle affronta une deuxième soutenance pour être habilitée à enseigner. Suite à cela le Sénat de la ville lui attribua en octobre une charge rétribuée comme professeur honoraire de *Philosophia universa*: elle donna son premier cours public – dont nous allons examiner quelques extraits – le 18 décembre de cette même année. Dans cet enchaînement rapide, à l'apparence harmonieux, les sources secondaires signalent un point de discontinuité; une fêlure produite par un élan d'émancipation intellectuelle qui a laissé ses traces aussi dans les thèses défendues par Bassi au mois de juin 1732. Ces thèses sont d'une nature différente des 49, dont la plupart issues de la tradition scolastique et sur des sujets variés,¹⁷ qu'elle avait défendues lors de la soutenance des thèses doctorales. Son maître Tacconi, comme le révèlent les correspondances des académiciens, aurait voulu reposer ce modèle et faire débattre à Laura

cazione dei fanciulli del signor Locke quarta edizione. Aggiunto l'Istruzione de' fanciulli, e giovanette del sig. Carlo Rollin, Pitteri, Venezia 1775.

17 L. Bassi, *D.O.M. Laura Maria Catharina Bassi Civis Bononiensis Academiae Instituti Scientiarum Socia se suaque Philosophica Studia humiliter D.D.D.*, Lelio Della Volpe, Bologna 1732.

des thèses d'éthique; elle opta en revanche pour douze thèses, dont plusieurs tirées des philosophes modernes, uniquement autour d'un sujet de philosophie naturelle, l'eau et ses caractéristiques.¹⁸ À travers cet acte de rébellion à son Pygmalion, Bassi a manifesté publiquement, il nous semble, son choix entre la science et l'érudition, terrain glissant et périlleux pour une jeune fille, où elle risquait d'être confinée dans le rôle ornemental de *monstrum* en philosophie. En embrassant officiellement la physique, quitte à compromettre le rapport avec son mentor – douloureuse affirmation de son autonomie intellectuelle – elle s'est orientée vers un domaine et une approche qui pouvaient la préserver de ce sort, lui permettant de se positionner dans l'« actualité » de la recherche à l'Académie des Sciences de Bologne.

2. De l'usage de la philosophie

Laura Bassi lut sa première *lectio publica* le 18 décembre 1732, comme on l'a dit, dans une salle de l'*Archiginnasio*, devant un auditoire composé d'autorités politiques, d'académiciens, d'hommes et femmes de lettres et de simples citoyens, qui avaient accouru pour assister à cet événement inédit, que la ville célébra avec la création d'une médaille commémorative en argent. Le discours, prononcé en latin, a dû consister dans la lecture partielle d'un texte manuscrit conservé à l'*Archiginnasio*,¹⁹ dont nous avons récemment traduit et édité en italien l'extrait prononcé en public.²⁰ Le corps du manuscrit comprend trois parties: une courte *praelectio* – qui contient, outre les salutations et les remerciements, des notes personnelles de Bassi sur son histoire et sa rencontre avec son maître et avec la philoso-

18 L. Bassi, *Theses de aqua corpore naturali. Elemento aliorum corporum. Parte universi*, Lelio Della Volpe, Bologna 1732.

19 Le manuscrit fait partie d'une liasse de documents cataloguée sous le titre: *Manoscritto miscellaneo di appunti, minute, in gran parte a carattere scientifico, in parte autografo di Laura Bassi*, MS. Fondo speciale Bassi Veratti, Biblioteca dell'Archiginnasio, serie 6, cartone 6, fascicolo 2. La liasse comprend deux copies du texte en question: la première, autographe, avec corrections et variantes que l'on peut interpréter comme la copie originale de 1732, et une copie d'une autre main, plus récente, dont le titre spécifie qu'il s'agit du texte (définitif) lu par Bassi à l'occasion de sa *lectio publica* « à la fin du mois de décembre 1734 ». La datation est incorrecte, mais les deux textes correspondent, sauf pour quelques erreurs de transcription. Le fond entier a été numérisé grâce à un projet conjoint entre l'Université de Stanford et la Bibliothèque de l'Archiginnasio.

20 E. Muceni, *Una ragazza in cattedra: la prolusione di Laura Bassi*, in « Rivista di Storia della filosofia », 2023, à paraître.

phie – une *lectio prima*, dont nous allons citer des passages, et une *lectio secunda*, que la professeure ne prononça pas, à cause d'un empêchement dont les sources n'expliquent pas la nature. Bassi détaille le déroulement de ce moment charnière de sa carrière dans une lettre adressée, dix ans plus tard, à Flaminio Scarselli, où elle évoque les thèmes abordés dans ces conférences. « L'objet de la première leçon », écrit-elle à son ami, « a été la nécessité de la modération dans les études philosophiques », tandis que la deuxième intervention illustre « un sujet de logique, en relation avec les deux autres que je n'ai pas pu traiter, et concernait la première des trois conditions nécessaires pour devenir un bon orateur ». ²¹ Les deux conférences préparées par Laura Bassi pour son début public contiennent donc des « instructions » et portent sur des conditions préliminaires, pour ainsi dire, pour être un bon philosophe, d'une part, et un bon dialecticien ²² et orateur, de l'autre. Elle explicite en effet les critères à appliquer pour bien choisir et cerner de manière adéquate l'objet de la recherche, pour bien mener les observations et les analyser correctement et, enfin, pour bien les exposer au public. Le but spécifique pour lequel le texte a été conçu, une *lectio inauguralis*, justifie l'importance accordée à la question des critères épistémologiques, des règles du raisonnement et des manières d'exposer ce même raisonnement; importance accrue du fait que, en l'occurrence, en ce jeudi de décembre 1732 l'orateur était une oratrice – ce qui, dans un monde où la prise de parole en public était « socialement » interdite aux femmes, représente un événement révolutionnaire.

3. *Le pabulum animi et l'appétit de savoir*

Les considérations sur l'épistémologie proposées par Laura Bassi dans la *lectio prima* paraissent s'inscrire dans le sillon de la réflexion cartésienne et, plus encore, malebranchienne, sur les causes de l'erreur dans la connaissance ; emboîtées dans une approche gnoséologique empiriste, de matrice essentiellement lockéenne, elles aboutissent toutefois à des conclusions qui se situent aux antipodes de ces philosophies dogmatiques, et qui excluent la légitimité même de l'élaboration de systèmes théoriques complexes, comme nous allons le voir.

21 Nous traduisons. Laura Bassi à Flaminio Scarselli, 17 juillet 1743, in *Alcune lettere di Laura Bassi* [...], Della Volpe al Sassi, Bologna 1836, pp. 14-15.

22 Bien que la lettre (écrite 11 ans après ces événements) n'y fasse pas référence, la dialectique, dans l'acception de raisonnement par opposés, constitue l'un des sujets principaux de la deuxième leçon, que Bassi ne put pas lire en public.

L'idée directrice de la dissertation exposée dans la *lectio prima* est la nécessité de trouver un équilibre entre l'élan spontané de la curiosité philosophique, naturelle et positive, et les freins que l'on doit imposer à l'intellect en raison des limites intrinsèques de nos facultés cognitives. Bassi commence son discours avec un éloge du désir de connaître et de la recherche philosophique :

Philosopher est avant tout une pratique honorable, méritoire et qu'il faut cultiver. Puisque la philosophie consiste dans l'examen des choses divines et humaines et dans la recherche approfondie des causes dont elles dépendent, on pourrait bien appliquer à cette étude universelle la définition que Cicéron a donné jadis de la contemplation de la nature – la branche la mieux connue de la recherche philosophique – : qu'il s'agit assurément d'une espèce de nourriture naturelle pour notre esprit et notre entendement.²³

Cette vision classique du savoir, et, en particulier, de la philosophie de la nature comme *animi pabulum* – nourriture de l'esprit – est précisée ultérieurement par Bassi à travers l'éloge du rôle morale de la connaissance, qui perfectionnerait la nature humaine et élèverait l'individu au-dessus de lui-même et de sa réalité insignifiante pour l'approcher de Dieu. Sur la base de telles prémisses, Bassi se précautionne contre les objections que le discours qu'elle entend développer pourrait attirer; elle prend en effet soin de préciser :

Cela étant, quelqu'un s'étonnera peut-être que je recommande la modération dans une discipline si digne de mérite [...] Mais, honorables auditeurs, n'est-ce pas vrai de toutes les choses estimables et louables, que le désir de les acquérir doit être quelques fois freiné, plutôt qu'encouragé ? [...] Le fait que la philosophie soit une pratique louable et vertueuse n'implique pas qu'il ne faut pas s'imposer des limites; au contraire, même le zèle philosophique doit être diligemment dirigée et validé par cet outil qui paraît être le plus effi-

23 Voici la transcription de l'original qui sera éditée dans l'étude que nous avons mentionnée (note 20): « Honesta inprimis laudabilis, atq[ue] expetenda res est philosophari. Si: n: [enim] id aliud quicquam non est, quam res divinas, humanasque, et causas, quibus hae res continentur acutē, subtiliterq[ue] investigare, si vero de universa hac investigatione illud vere affirmari potest, quod olim Tullius de naturae contemplatione, quae illius nobilissima pars est, animorum videlicet, ingeniorumq[ue] naturale quoddam quasi pabulum esse », Biblioteca Comunale dell'Archiginnasio, Fondo Speciale Bassi Veratti, Fascicolo 2, serie 6, *Carte scritte di mano della Sig.ra Dottoressa Laura M.a Catterina [sic] Bassi Veratti* [dorénavant *Carte*], f. 47r. Ce passage contient une référence aux *Académiques de Cicéron*, qui écrit: « Est animorum ingeniorumque nostrorum naturale quoddam quasi pabulum, consideratio contemplatioque naturæ: et indagatio ipsa rerum magnarum occultarumque habet oblectationem » (*Académiques*, I, 49).

cace dans les autres opérations de l'esprit, à savoir par cette modération que Pythagore appelait force de l'âme.²⁴

La référence à la conception pythagoricienne d'*animi robur*, synonyme de tempérance, ainsi que le choix d'expressions comme *intemperatus investigandi ardor* pour désigner le désir de connaître, permettent de mieux cerner la manière dont Bassi interprète l'inclination pour la recherche philosophique. L'usage de termes empruntés du champ lexical du corporel et de l'éthique suggère que Bassi considère la curiosité comme une forme de passion et, plus spécifiquement, comme un véritable appétit (la tempérance étant une modération des instincts physiques). La nécessité de maîtriser cette passion paraît ainsi relever d'une exigence d'ordre moral, outre qu'épistémologique. L'enjeu de la connaissance acquise à travers la recherche philosophique semble en effet dépasser pour Bassi le problème épistémologique, et impliquer, comme pour Malebranche, dont on perçoit la présence dans plusieurs sections du discours, des considérations de nature éthique. Elle écrit :

L'esprit humain tend constamment vers le souverain bien,²⁵ cette vérité suprême qui est en même temps son principe authentique et sa fin dernière et qui seule a le pouvoir de le rendre heureux. Par conséquent, il est tourmenté par une espèce d'inquiétude et d'excitation permanente: tantôt il tend vers le haut, vers l'éclat suprême de cette vérité, que sa nature l'oblige à contempler, tantôt il porte son attention à d'autres vérités, qui lui paraissent s'ajouter à la première spontanément et par extension, tantôt il tourne le regard vers des objets inférieurs et concrets, comme s'il rampait, en recherchant partout cette lumière, laquelle seule peut l'assouvir avec sa plénitude.²⁶

24 « Quae cum itā sint mirabitur fortassē quispiam, quod moderationem in re tam laudabili commendem [...] at verō non haec una est A.[Auditores] A.[Amplissimī] honesta res, ac laudabilis cuius cupiditati aliquando/ non incitamenta sint adhibenda, sed fraena. Non igit[ur] quod laudabile, atque honestum sit philosophari, propterea nullus philosophando adhibendus est modus, sed contra quo caeteris animi operib[us] id unum videt[ur] esse praestantius eo [47v] studiosius animus ipse moderatione, quae Pythagorae animae robur dicta est regi debet, ac confirmari », L. Bassi, *Carte*, f. 47r-47v.

25 L'auteure utilise ici l'expression *summum bonum*, un *topos* de la littérature et de la philosophie morale.

26 « Animus quippē humanus in summum bonum, quod idem est summum verum, eiusdemq[ue] animi principium ipsum, et finis ultimus, quo uno beatus esse potest assiduē fertur, urgetque ipse sese inquietus, gestiens, impatiens modo altius assurgit ad summae illius veritatis lumen, quod in se signatum habet contemplandum, modo ad alias veritates se vertit, quae ad primam illam simplicitate, atq[ue] amplitudine aliquo modo videntur accedere, modo in hiscē inferioribus,

Le penchant pour la recherche du vrai et le désir de connaître seraient donc des instincts intellectuels inscrits dans la nature humaine rationnelle, et, également, des expressions de notre inclination pour le souverain bien – *sommum bonum* –, donc de notre volonté. Ainsi la réflexion sur la soif de connaissance se prolonge dans des considérations de nature éthique et théologique: à travers la connaissance nous recherchons, selon Bassi, la vérité et le bien, dont Dieu est la source unique. Cultiver la science paraît donc une manière, pour elle, de s'approcher « moralement » de Dieu, même si le savoir que nous poursuivons à travers les sciences naturelles ne nous apporte aucune connaissance positive sur Dieu.

Il est intéressant de noter que le lien entre philosophie naturelle et théologie, que Bassi établit implicitement dans son discours, figure aussi parmi les considérations introductives des *Institutions de physique*, le manuel de physique composé par Madame Du Châtelet – le premier jamais écrit par une femme – paru en 1740.²⁷ Beaucoup plus confiante que l'académicienne de Bologne²⁸ dans le pouvoir de la raison et dans le potentiel des facultés cognitives humaines, la Minerve de Cirey écrit que « en étudiant la Nature, on découvre quelque partie des vûes, & de l'art du Créateur dans la construction de cet Univers [...] la connaissance des causes nous élève jusqu'au Créateur, & nous fait entrer dans le mystère de ses desseins, en nous faisant voir l'ordre admirable qui régne [*sic*] dans l'Univers ».²⁹ On reconnaît, dans ces considérations, les accents typiques des arguments cosmologique et téléologique de l'existence de Dieu,³⁰ de loin les plus fréquents sous la plume des déistes; mais la marquise enchérit, en affirmant que l'étude de la physique pourrait même nous ouvrir l'accès à la compréhension du projet divin. Ces mystères demeurent, en revanche, rigoureusement inaccessibles pour Laura Bassi qui prône une attitude d'humilité intellectuelle et impose aussi des limites « dogmatiques », à la soif instinctive de savoir ; pour elle

s'il veut être sage, le philosophe doit avant tout éviter que son entendement ne s'aventure, une fois ou l'autre, au-delà des limites de la nature humaine, et ne croie pouvoir atteindre, par le biais d'un petit élan de la raison naturelle,

concretisq:[ue] rebus oberrat, et quasi repit, ubiq.[ue] lucem illam quaeritans, cuius solum plenitudine potest satiari », L. Bassi, *Carte*, f. 49r.

27 É. Du Châtelet, *Institutions de physique*, Prault fils, Paris 1740. Rappelons que la rédaction d'une première version avait cependant été achevée déjà en 1738.

28 Elle deviendra aussi, avec Voltaire, membre de l'Académie des Science de Bologne en 1746, par l'entremise de Laura Bassi.

29 É. Du Châtelet, *Institutions de physique*, cit., p. 48.

30 Qui fait l'objet du chapitre II des *Institutions*.

les hauteurs inatteignables où se situent les connaissances qui relèvent de la religion et de la foi, et de pouvoir examiner celles-ci. Notre tâche, en tant que philosophes, ne consiste pas à examiner ces objets. Les conciles, les théologiens, les Pères de l'Église, eux seuls ont reçu des espèces de vaisseaux pour s'aventurer en mer et regarder, comme il est écrit, « *opera Domini et mirabilia ejus in profundo* » [les œuvres de l'Éternel et ses merveilles au milieu de l'abîme].³¹

4. *Utrum autem mavis, ex inopia saturitatem, an in copia famem ?*³²

En reprenant la métaphore de la connaissance comme « nourriture de l'esprit », on pourrait dire que Bassi articule son analyse autour de deux aspects de la recherche de la connaissance : d'un côté, elle se demande quel genre de nourriture l'on peut raisonnablement désirer et l'on est autorisé à désirer, au vu des caractéristiques des facultés de l'esprit humain et des impératifs du dogme; de l'autre, elle propose des critères pour choisir, parmi les « comestibles », les aliments les plus utiles et les plus bénéfiques.

Si nous ne sommes pas autorisés à sonder « les abîmes », comme elle les a définis à travers la citation du psaume 106,

Il nous sera permis toutefois d'examiner de façon libre et confiante du moins les choses créées qui tombent sous nos sens: la plupart de celles-ci sont en effet à notre portée. Par conséquent, elles ne pourront pas échapper à l'examen de l'intelligence, la diligence et la subtilité humaines, qui nous élèvent bien au-dessus d'elles et nous rapprochent de leur créateur.³³

31 « Primum ergo illud, si sapimus, videt[ur] esse cavendum Philosophanti, ne ultra naturae fines se se aliquando Animus erigat, summamq[ue] earum rerum, quae religionis, ac fidei sunt altitudinem brevi naturalis rationis modulō aequari, aut expendi posse confidat. Nostrum non est, qui Philosophi dicimur haec scrutari. Conciliis, Theologis, Patribus, Illis, Illis datae sunt naves, quibus tutō in mare descendant, atq[ue], ut ille aiebat, aspiciant opera Domini, et mirabilia eius in profundo », L. Bassi, *Carte*, f. 39 v. La citation finale se réfère au Psaume 106, 24-26: « Qui descendunt in mare in navibus, facientes operationem in aquis multis: Ipsi viderunt opera Domini, et mirabilia eius in profundo ».

32 « Que préférerais-tu ? être rassasié dans la disette ou souffrir la faim dans l'abondance ? » (nous traduisons). Cette citation de Sénèque (*Epistolae morales ad Lucilium*, 2, 19), qui reprend encore la métaphore du « repas de l'esprit », est utilisée par Bassi dans le discours.

33 « Atqui Creatura saltem, nostrisq[ue] subiecta sensibus libere, ac fident[er] licebit persequi. Sunt ea magnam partem nobis subiecta. Non igit[ur] humanam solertiam, subtilitatem, intelligentiam, quibus tantop[er]e supra ipsa extollimur, atq[ue] ad eorum Conditorem accedimus », L. Bassi, *Carte*, f. 49v.

Or, ces « choses créées qui tombent sous nos sens » constituent précisément l'objet de la physique, qui représente donc aux yeux de Bassi le seul domaine du savoir que l'on peut explorer avec confiance, et où l'on peut donner libre cours à la curiosité philosophique et espérer de saisir des vérités. Et toutefois, cette branche de la philosophie aussi comprend pour la professeure des notions qui dépassent les capacités de nos facultés et qui, de surcroît, se situent au-delà des fins de la recherche ; il s'agit notamment des aspects pour ainsi dire « métaphysiques », de la physique, à savoir « les principes et les causes cachés des choses créées », qui « demeurent souvent abstrus et mystérieux, même pour les philosophes qui les recherchent attentivement et avec zèle ».³⁴ Les débats philosophiques anciens et modernes autour de la nature et des causes obscures des corps ont montré que ces principes ne peuvent pas être découverts : il ne reste donc que suivre l'exemple de ces philosophes modernes qui, conscients de ne pas pouvoir atteindre, dans ce genre de recherche, des résultats plus satisfaisants que ceux auxquels sont parvenus leurs prédécesseurs,

[...] se sont tournés vers d'autres objets d'étude. [Ceux-ci se sont penchés] avant tout sur les propriétés évidentes des choses, et, plus encore, sur la définition des lois conformément auxquelles les corps – créés par ces causes et principes inconnus – se conservent et se transforment, car ils ont justement compris que cette connaissance ne dépasse pas les capacités de l'entendement humain et apportera des résultats utiles.³⁵

34 « Creatarum igitur rerum naturae, occultiores[ue] causae, ut abstrusae, atq[ue] abditae patescunt tamen \sedulo/ inquirentibus, acuteque de iisdem philosophantibus », *ibid.* La position adoptée par Bassi au sujet de la possibilité d'accéder à des vérités métaphysiques n'est pas définitive. Bien qu'elle s'aligne à l'approche empiriste, elle déclare que l'on ne pourra jamais affirmer avec certitude que ces vérités sont hors de portée pour l'homme et que, par conséquent, on doit renoncer à tout espoir de les trouver tôt ou tard. Elle invite néanmoins à diriger les efforts de recherche vers une autre direction (« Quin potius non difficilē concedam illud nedum concludi posse, neque unquam fore concludendum, eas res modum excedere cogitationis humanae ac propterea omnem abjiciendam spem esse eas aliquando inveniendi. Hoc tantū dico, hoc contendo, eam spem, omnemque inde partam earum rerum investigationem moderatione esse coercendam. Neque vero ille arrogantis nōtam effugere posse videretur, qui alitē philosophandum esse in tanta obscuritate, ac post illa praesertim exempla contenderet », *ibid.*, f. 51v).

35 « [...] totos se ad alia studia converterunt, in primis vero ad proprietates, quae in rebus elucent subtiliter venandas, sed multo etiam magis ad leges, quib[us] creat[ae] res ab ignotis illis naturis, et caussis regunt[ur], atq[ue] mutantur, in lucem proferendas; quod nempē nec supra humanam solertiam, et multo utilissimum fore intellexerunt », *ibid.*, f. 50r.

La professeure se tourne idéalement vers ces philosophes et les interpelle à propos des outils auxquels il faut avoir recours pour atteindre ces connaissances à la portée des hommes – les propriétés des choses créés et les lois qui président à leurs modifications. La réponse que Bassi accueille est celle qu'avancent les ouvrages des empiristes: toute la connaissance humaine est acquise au moyen de deux instruments, les sens et la raison, qui, pour produire la connaissance, doivent coopérer selon un schéma dicté par leur fonctionnement respectif.

Il paraît toutefois que, dans cette opération, l'on doit répartir les tâches entre ces deux facultés, de manière à ce que les sens jouent principalement le rôle d'explorateurs et, en qualité de guides, ouvrent la voie, tandis que la raison, tout en dirigeant les sens dans leur exploration, doit examiner les informations qu'ils ont collectées qui lui sont présentées; elle doit opérer des distinctions entre celles-ci, les rendre claires, les perfectionner au point de leur conférer la valeur et la clarté de connaissances authentiques.³⁶

Comme on peut s'y attendre, Bassi écarte la conception des idées innées, même si elle s'abstient de conférer un caractère dogmatique à son opinion à ce sujet;³⁷ elle adopte ainsi une approche gnoséologique assez largement partagée par les philosophes du XVIII^e siècle, sensibles aux contrecoups de la révolution lockéenne. Madame Du Châtelet aussi embrasse cette perspective : dans les *Institutions de physique*, elle définit métaphoriquement l'expérience comme « le bâton que la nature a donné à nous autres aveugles, pour nous conduire dans nos recherches » et précise que « c'est à l'Expérience à nous faire connaître les qualités Physiques, & c'est à notre raison à en faire usage & à en tirer de nouvelles connaissances & de nouvelles lumières ».³⁸ Ces prémisses communes concernant les outils pour l'étude des phénomènes débouchent cependant, chez Bassi et Du Châtelet, sur des visions différentes, voire incompatibles, à l'égard de la connaissance des causes des phénomènes eux-mêmes, comme nous allons le voir.

Bassi affirme que les sens nous permettent de connaître les propriétés des corps ainsi que les phénomènes et qu'en comparant ceux-ci entre eux

36 « Quorum tamen officia itā in hoc opere dispertienda esse videntur, ut sensus quasi exploratores quidem, et nūncii [sic] viam muniant ad philosophandum, ratio autem, cum eos dirigat in explorando, tum quae ab ipsis collecta sunt, atq[ue] ad se delata seligat, distinguat, ordinet, illustret, et ad scientiae dignitatem, claritatemq[ue] perficiat », *ibid.*, ff. 50r-50v.

37 Elle précise en effet, « Enimverō ut aliquas in nostra mente ingenitas esse notiones dicamus, nulla tamen ex iis est, quae nos de corporum natura admonet », *ibid.*, f. 50v.

38 É. Du Châtelet, *Institutions de physique*, cit., p. 10.

par le biais de la raison, nous sommes aussi à même de déduire certaines lois, qui décrivent comment ces transformations se produisent dans les corps. Or, aussi frustrant pour la raison que cela puisse paraître, c'est à ce point précisément que doivent s'arrêter nos ambitions. Au-delà de ce qui peut être expérimenté, au-delà des phénomènes, aucune science, dans l'acception d'une connaissance solide dont la vérité peut être admise par plusieurs sujets, ne paraît possible pour Bassi, comme les inépuisables controverses philosophiques qui ont traversé l'histoire le prouvent irréfutablement. L'impossibilité de trancher certaines questions découle de la présence de limites imposées par nature à la compréhension humaine qui, comme Bassi le spécifie :

[...] incarnent la frontière entre la certitude et le doute, l'évidence et le mystère, la vérité et l'opinion; et si, dans notre recherche, nous voulions les franchir nous nous retrouverions comme dans des espaces immenses, déserts, affreux, impraticables, partout enveloppés d'épaisses ténèbres et embarrassés d'inextricables équivoques.³⁹

Dans ces « territoires », où les sens nous abandonnent et la raison s'allie avec l'imagination :

[...] l'esprit peut se représenter toute sorte de choses: tout peut être conçu, essayé et adopté comme un principe inébranlable. Dans cette région de ténèbres, si je puis l'appeler ainsi, les uns ont cru voir une quantité de facultés, de je ne sais quelles qualités, et entités substantielles – non pas substances, mais « forces formatrices », forces sympathiques et antipathiques, agitations, répulsions et appétits – et une multitude d'autres entités, comme ils les appellent; d'autres supposent la présence de certaines configurations de corpuscules imperceptibles et éthérés, qui seraient partout, des dispositions, combinaisons, symétries et autres choses qu'ils n'osent pas définir et, moins encore, expliquer en d'autres termes; d'autres encore [auraient découvert] je ne sais si ce sont des espèces ou plutôt des fantômes ou des simulacres de choses de cette nature.⁴⁰

39 « [...] in quibus certi, et dubii, clari, et obscuri, veritatis, et opinionis veluti confinia sint posita, quos limites, si transgredi indagando velimus, in immensa quaedam spatia ingrediamur inculta, et horrida, et invia densissimis ubiq[ue] tenebris obsita, et inextricabilibus ambagibus impedita », L. Bassi, *Carte*, f. 51r.

40 « Jam hic quidquid effingendo potest, et conat[ur], et amplectit [ur], et retinere cogitur, in hac tenebrarum, ut ita loquar, regione alii quid[am] facultates, qualitatesq[ue] nescio quas, entia quaedam substantialia quid[am], sed non substantias, vires, formatrices, attrahentes, sympathias, antipathias, horrores, fugas, appetitus, et innumerabiles alias entitatum, ut vocant, cohortes videre sibi visi sunt. Alii corpuscolorum insensibilium configurationes quas[am], combinationes, depositiones, et symmetrias, quarum alias quasi ob oculos ponunt alias deffinire [sic],

En contre-jour de cette énumération des « chimères » métaphysiques, on entrevoit les silhouettes de quelques philosophes tenus pour des autorités scientifiques comme Kircher, Gassendi ou Swedenborg, mais la critique, non dépourvue d'une touche de sarcasme, paraît tout emporter sur son passage. Pour Bassi, l'ambition à retrouver les causes métaphysiques des phénomènes est vaine et encourage de véritables dérives intellectuelles, pour éviter lesquelles le seul antidote efficace est la « modération » du désir de connaître. Sur ce chapitre, elle aurait été en désaccord avec Émilie Du Châtelet, pour qui « la physique ne peut se passer de la métaphysique sur laquelle elle est fondée », ⁴¹ et qui choisit notamment d'imbriquer la physique de matrice newtonienne des *Institutions* dans le châssis de la métaphysique leibnizienne. ⁴² Plus authentiquement newtonienne que Du Châtelet, et même plus proche de l'interprétation néerlandaise du newtonianisme – radicalement expérimentale – que du newtonianisme proprement dit, ⁴³ Bassi paraît exclure la légitimité, sinon de toute incursion en métaphysique, du moins des résultats de ces explorations, que la raison entreprend sous l'impulsion de la *philosophandi cupiditas*, cet appétit excessif de savoir dont il était question au début du discours. La confiance de la raison humaine dans sa capacité de saisir et définir les causes métaphysiques des phénomènes est précisément, pour Bassi, la manifestation d'une espèce d'arrogance, comme elle l'appelle, qui s'empare de l'esprit en dépit des considérations, communément partagées par les savants, concernant les limites et la faiblesse des facultés humaines.

et certo designare [sic] non audent. Alii corpora quaed[am], sed tenuissima, sed etherea, sed quocumq[ue] penetrantia, alii alia huiusmodi nescio an verum genera, an larvas potius, ac simulacra invenerunt », *ibid.*, f. 51r.

41 Émilie Du Châtelet à Frédéric de Prusse, 25 avril 1740, lettre 237, in U. Kölving (éd.), *Correspondance d'Émilie Du Châtelet*, Centre international d'étude du XVIII^e siècle, Ferney-Voltaire 2018.

42 Voir, entre autres, A. Reichenberger, *Émilie du Châtelets Institutions de physique*, Springer, Wiesbaden 2016 ou les études d'Anne-Lise Rey: *La figure du leibnizianisme dans les Institutions de physique*, in U. Kölving, O. Courcelle (éds.), *Émilie Du Châtelet: éclairages et documents nouveaux*, Ferney-Voltaire, Centre International d'Étude du XVIII^e siècle, 2008, pp. 229-240; *Le leibnizo-newtonianisme: la construction d'une philosophie naturelle complexe dans la première moitié du 18e siècle. La méthode d'Émilie du Châtelet entre hypothèses et expériences*, in « Dix-huitième siècle », XLV, 2013, pp. 115-129; *La Minerve vient de faire sa physique*, in « Philosophiques », XLIV, 2017, pp. 233-253; *Présentation: l'épistémologie inventive d'Émilie Du Châtelet*, in « Revue d'Histoire des Sciences », II, 2021, pp. 235-263.

43 Nous nous référons en particulier à Willem Jacob 's Gravesande (1688-1742) et Pieter van Musschenbroek (1692-1761).

5. Le comble de l'arrogance intellectuelle: les systèmes

Cette forme d'arrogance intellectuelle, qui exacerbe l'appétit du savoir est aussi à l'origine des « créations les plus fascinantes des philosophes », selon les mots de Bassi, à savoir les systèmes.

Qu'y a-t-il [...] – demande-t-elle – de plus exaltant que la possibilité de prévoir, à travers ces systèmes, la formation des corps, leur naissance, leur développement, leur succession, et les transformations réciproques des choses, non pas comme un ensemble d'événements inconstants et étrangers les uns aux autres, mais dans leurs principes très simples, dans leurs causes constantes et jusque dans les secrets, pour ainsi dire, et les trésors de la nature ?⁴⁴

Pour justifier sa critique de l'esprit de système, critique avant-gardiste en 1732, et qui prendra racine chez les philosophes des Lumières jusqu'à devenir un truisme dans la seconde moitié du siècle, Bassi apporte un exemple concret qui illustre les dangers auxquels l'ambition de la raison expose les chercheurs. Elle se saisit de l'exemple par excellence des dérives de l'esprit de système, à savoir le sublime « roman philosophique », dans les termes de Voltaire, dressé par Descartes. Le sarcasme impitoyable à l'égard du philosophe de La Haye que les lecteurs des *Lettres anglaises* découvriront en 1734, vibre déjà dans les expressions choisies par Bassi pour évoquer dans les esprits de ses auditeurs la genèse du système cartésien.

Imaginons – écrit-t-elle – quelle ardeur de philosopher a dû s'emparer de Descartes, lorsque celui-ci a vu son très célèbre système prendre forme, peu à peu, sur ces deux principes très simples, la matière et le mouvement. [Quelle exaltation a-t-il dû ressentir] quand d'une étendue indéfinie, informe et sans parties, après avoir introduit une force de mouvement déterminée constante, il a vu d'abord surgir d'innombrables parties [...] enfin, tout d'un coup, surgir les éléments de l'univers.⁴⁵

44 « quid .n. [enim] praeclarius est quam per eiusmodi Systemata rerum formationes, ortus incrementa, successiones, conversionēs[ue] in se mutuo non in hac tanta singularium eventuum varietatē, atq[ue] inconstantia, sed in ipsis simpliciss:[im] is earum initiis, in ipsis constantiss: [im]is caussis atq[ue] in ipsis, ut ita dicam naturae penētralibus, atq[ue] thesauris pervideri! », L. Bassi, *Carte*, f. 55r.

45 « Quem ardorem cogitandi fuisse in Cartesio putamus cum ex duobus illis simpliciss: [im] is principiis materia, et motu praeclarum illud suum Systema paulatim exurgere animadvertit. Cum ex indefinita [sic] quadam extensione, in qua nullae partes, nulla forma erat, certa dumtaxat vi motus in eam inducta continuo innume-

Après avoir rappelé la théorie cartésienne des tourbillons, et les corollaires concernant la formation des étoiles et des planètes et après avoir évoqué l'explication cartésienne sur le fonctionnement du système solaire, tirée du *Monde* (1664), Bassi s'exclame :

Excellent ! Bravo Descartes ! Déjà ces corps énormes ont été formés et placés au bon endroit et ils ont été disposés dans cette configuration qu'ils conserveront pour toujours ; déjà ces espaces immenses ont été remplis de tout ; déjà vous avez formé l'univers et lui avez donné un ordre définitif. Allez-y ! Il ne vous reste qu'à perfectionner notre planète et l'enrichir avec une variété de très belles choses. Doutez-vous, honorables auditeurs, que cet homme si génial puisse faire aussi cela ? Que lui manque-t-il pour compléter l'œuvre ?⁴⁶

Le sarcasme mordant de cette section de la *lectio publica* suggère que les partisans de Descartes ne devaient pas être nombreux à l'Université de Bologne à ce moment-là, même si certains principes du philosophe français figurent parmi les thèses défendues par Bassi lors de sa soutenance de doctorat. Pour elle, il ne fait aucun doute que le raisonnement déductif est à limiter en physique, et qu'il faut privilégier une approche de genre expérimentale, qui adopte les phénomènes comme point de départ de la recherche, mais aussi comme critères de vérités des conclusions auxquelles on parvient.

Entraîné par une *libido sciendi* débridée, Descartes, de déduction en déduction aurait découvert tout un système de corps majeurs et mineurs et expliqué la formation de l'univers. Mais, demande rhétoriquement la professeure, « Ce système a-t-il vraiment été érigé sur les phénomènes ? N'a-t-on pas plutôt adapté et ajusté les phénomènes au système ? De sorte que la nature, qui devrait orienter notre réflexion et être notre maîtresse, se trouve comme soumise, et forcée, pour ainsi dire, à obéir au système ? »⁴⁷

rabilem [sic] partium multitudinem oriri vidit [...] hia .v. [vērō] iam iam orituri Universi elementa? », *ibid.*, ff. 55r-55v.

46 « Euge, Euge Cartesi, iam ingentia ista corpora formata sunt; iam suis quaeque sedibus collocata; iam ordine obtinuerunt, quem perpetuo servatura sunt, iam immēsa illa spatia impleta omnia, iam demum Universum formasti, et constituisti. Age iam terra haec [56r] nostra tibi restat expolienda; ornanda est magna hac pulcherrimarum rerum varietate. Dubitatis A. [Auditores] H. [Honorabilēs] n[on] id facturum Hominem ingeniosissimum? Quid ipsi deesse posset ad opus absolvendum? », *ibid.*, ff. 55v-56r.

47 « Numquid ad ipsa aptatum fuit Sistema [sic], an ipsa potius ad Sistema accommodata fuerunt? Sic ut natura eidem servire, et parere coacta sit, quae nostrarum contemplationum dirētrix, et domina ēsse deberet? », *ibid.*, ff 56r-56v.

Bassi sauve néanmoins l'honneur de Descartes *in extremis* : si elle a évoqué et montré les failles de la cosmologie cartésienne, c'est uniquement dans le but d'exhorter les jeunes chercheurs à tempérer le désir de connaître et ne pas avancer des conclusions irréfléchies ou dépourvues de bases épistémologiques solides. Bassi conclut ce discours avec un nouvel appel à la maîtrise de soi et à l'humilité intellectuelle, qui est aussi une source de elim intégrité morale :

Habituons-nous donc à brider l'esprit et imposons aussi des règles à notre volonté et à nos désirs quand nous philosophons, comme nous le ferions dans toute occupation et soyons prudents [...] : demandons à l'auteur de tous ces biens, et à lui seuls, de nous donner la réponse infinie et divine de la grâce sur ces biens immenses et presque divins.⁴⁸

Considérations conclusives

La *bolognese filosofessa*, comme la baptisa Algarotti – pionnier à son insu de l'écriture inclusive – a inauguré sa carrière académique, on l'a vu, avec un discours explicitant une mise en garde contre les excès de la philosophie et avec une invitation à orienter la recherche vers des objectifs concrets et de portée modeste. Sa réflexion, qui évoque aussi la nature eschatologique des limites que l'on doit respecter pour que l'exercice libre de la recherche rationnelle porte des fruits solides, contient un éloge implicite des avantages et de l'utilité d'une approche expérimentale, qui se révèle également un antidote contre la stérilité des rêveries métaphysiques. Le contenu du discours autorise, il nous semble, à considérer cette jeune académicienne comme une philosophe très « moderne » : sa censure de ce qu'on appellera « l'esprit de système », par exemple, ou son exhortation à garder une attitude critique, consciente et prudente, voire méfiante, à l'égard des inclinations de la raison spéculative la rapprochent des penseurs plus récents. Nous voyons Laura Bassi questionner la légitimité de certaines prétentions de la raison, s'interroger sur la possibilité et la pertinence de la métaphysique en général, un procédé d'où jaillira, cinquante ans plus tard, la philosophie transcendante. Mais la raison de Laura Bassi est, comme celle de Descartes ou de Malebranche, pratique dans son activité spéculative : elle approuve, dirige, choisit, et pour cela

48 « Qua dum mentem Philosophando assuescimus continere hoc praesidio eodem voluntati ipsi, atque moribus, quasi aliud agentes consulimus, ac providemus », *ibid.* f. 57r.

la vision de la connaissance présente chez elle des inflexions éthiques; la recherche de la vérité et celle du bien se confondent et l'erreur spéculatif n'est pas étranger, à d'un mal moral, tel que l'arrogance ou l'ambition. On comprend que Bassi a archivé une fois pour toute l'optimisme rationaliste caractéristique du XVII^e siècle, car elle se montre désabusée à propos l'infailibilité de la raison, sur laquelle elle voit s'exercer, avant de l'apprendre chez David Hume, l'influence prépondérante des passions. Son discours nous paraît ainsi annoncer des thèmes et des réflexions qui s'imposeront plus tard sur la scène philosophique européenne.

Mais la lecture de sa *lectio* permet également de tirer une autre conclusion, de portée plus générale, concernant l'attitude intellectuelle de cette femme de science, car ce texte met en lumière un éclectisme singulier à l'égard des sources. Laura Bassi ne se pose pas des limites doctrinales, pour ainsi dire, quand elle cherche à rassembler des instruments de travail : de Descartes, qu'elle ridiculise pour ses ambitions métaphysiques, elle récupère – comme plusieurs contemporains – les principes de la méthode; de Malebranche, la perception de la connaissance comme un acte de volonté et de recherche du *somnum bonum*, ainsi que la liberté de corriger les maîtres ; de Locke, la théorie de la connaissance ; de Newton, l'idée de détourner l'attention des causes aux lois des phénomènes. Cette manière de jongler avec les sources et les autorités a été également observée par les chercheurs chez Émilie Du Châtelet, dont les *Institutions de physique* mettent en scène un compromis original entre la physique newtonienne et la métaphysique de Leibniz.⁴⁹ Mais la fréquence à laquelle ce phénomène se présente – nous l'avons détectée, aussi chez d'autres contemporaines comme Anna Rosa Capecelatro ou Cristina Roccati – nous porte à conclure que cette originalité n'en est pas une. Si cet éclectisme se présente comme exceptionnel ce n'est, à notre avis, que par une distorsion de notre perception de la pensée moderne, due à l'usage de lunettes historiographiques qui interprètent cette réalité essentiellement en termes d'écoles philosophiques et de systèmes conceptuels. Or, si ces catégories doivent souvent être réajustées pour pouvoir s'appliquer à un penseur, elles se révèlent totalement inadéquates pour cerner les figures des femmes savantes de cette époque. Celles-ci paraissent faire leur entrée dans le domaine de la philosophie déjà vaccinées, pour ainsi dire, contre le virus du dogmatisme philosophique, ainsi que complètement immunisées contre le principe d'autorité, peut-être justement parce

49 Voir les contributions réunies par R. Hagengruber, *Émilie Du Châtelet between Leibniz and Newton*, Springer, Dordrecht 2012.

qu'elles n'ont eu accès à l'espace public que très tard et, exclues des universités jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, n'ont pas construit leurs identités intellectuelles dans le sillage d'une tradition. Guidées, certes, par leurs instituteurs et ensuite par les professeurs qu'elles ont choisis, elles ont néanmoins pu être, elles-mêmes, dans une certaine mesure, leurs propres maîtres.